

tout ce qui se dissimulait sous les protestations d'affection qu'il multipliait à l'égard du basileus Alexis : le patriarche Théodose fut de ce nombre. Comme Andronic s'attristait devant lui d'être tout seul à veiller sur le sort du petit prince, de n'avoir pour l'aider dans sa lourde tâche nul collaborateur, nul appui, le prélat, sur un ton ambigu qui ne manquait point de quelque courage, répondit que, du jour où Andronic était entré dans Constantinople et avait pris en main le pouvoir, il avait sans hésiter tenu pour mort le jeune empereur.

Le patriarche Théodose avait raison. L'ambition s'était réveillée dans l'âme du Comnène : il allait, pour la satisfaire, se montrer capable de tout.

Avant même de rentrer dans la capitale, il avait pris une mesure significative. Par son ordre, la régente et son fils avaient été éloignés du palais et transférés, presque comme des prisonniers, dans la villa impériale du Philopation. Andronic alla les y voir, et ici encore son attitude fut assez inquiétante. Il témoigna à la vérité de grands respects au jeune empereur, mais il salua à peine l'impératrice, et dit très haut qu'il s'étonnait de la trouver là. Il alla ensuite aux Saints-Apôtres visiter le tombeau de son cousin Manuel ; en bon comédien, il pleura abondamment devant le sarcophage et édifia par sa feinte douleur tous les assistants. Après quoi il pria tout le monde de s'écarter, pour le laisser causer seul un instant avec le mort. Et les mauvais plaisants, très amusés de ce tête à tête, mettaient dans la bouche d'Andronic les paroles que voici : « Je te tiens maintenant, toi qui m'as persécuté et fait errer par le monde entier ;